
contrôle social est si fort que même les voleurs semblent ne pas y échapper complètement. Ainsi, une touriste anglaise se trouvait dans un bus, qui fut attaqué. Comme les autres passagers, elle fut délestée non seulement de sa montre, de son portefeuille et de son sac mais aussi de sa veste et de son pantalon: les habits les plus simples ont de la valeur dans ce pays, et soyez bien heureux que les malandrins vous laissent vos sous-vêtements. Elle fondit alors en larmes et les bandits lui rendirent ses vêtements; comme elle n'arrivait pas à arrêter ses pleurs, ils lui rendirent son sac en lui criant de cesser de pleurer, puis abandonnèrent finalement tout ce qu'ils lui avaient pris et s'enfuirent devant les passagers du bus ébahis: les autochtones avaient perdu ce qui était pour la plupart d'entre eux leurs seuls vêtements et leurs maigres économies, tandis que la seule personne dans le bus pour qui ceci n'aurait été qu'une mésaventure touristique sans trop de conséquences y échappait complètement. La parabole selon laquelle on ne prête qu'aux riches se confirmait.

Je racontai l'histoire à plusieurs amis éthiopiens et aucun ne s'en étonna: il est très rare qu'un adulte pleure chez nous, m'expliquaient-ils, et c'est vraiment l'expression de la détresse ultime; personne n'a le cœur d'y résister. Certains croient d'ailleurs que celui qui fait pleurer son prochain mérite d'aller en enfer. Dans ce pays si pieux, les détresseurs ne sont pas moins orthodoxes que les autres, et il n'est pas rare que le promeneur imprudent ayant fait une mauvaise rencontre arrive à convaincre son agresseur de lui laisser une partie de ses biens en évoquant l'archange



CHRONIQUE ABYSSINIENNE

La tendresse des brigands

Peut-être avez-vous entendu parler des cambrioleurs et autres malfrats du Kenya ou d'Afrique du Sud qui ont pour habitude de ne pas laisser de témoin de leur forfait, et donc d'éliminer le plus souvent leurs victimes. En Éthiopie, à l'inverse, le

Gabriel, ou la mansuétude dont fera preuve la Vierge Marie, au moment du Jugement dernier, envers ceux qui auront été des détrousseurs pas trop cruels. Il me restait à expérimenter à mon tour cette possibilité étonnante de négocier avec un voleur.

Un soir où j'avais imprudemment laissé un sac de bain dans ma voiture, devant l'hôtel où j'assistais à une conférence, il fut volé. À mon retour à la voiture, une demoiselle frappe à la porte, qui me dit d'attendre: elle connaît le voleur; elle l'a décrit aux gendarmes, ils vont venir. Et après un quart d'heure, les gendarmes arrivent en effet, et m'expliquent que je dois faire une déclaration à la police de l'arrondissement 21. Ils montent dans ma voiture et nous voilà partis. Là-bas, le commissaire m'interroge comme si j'étais le bandit: ai-je un casier judiciaire, quel est le nom de mon père, de mon grand-père, de ma grand-mère, quelle est ma religion (!). Ma déclaration faite, les policiers, qui ne sont évidemment pas motorisés, me demandent de les re-déposer à l'endroit du vol: ils doivent continuer leur ronde. Arrivés là, nous trouvons un autre policier qui vient justement de mettre la main au collet de mon bandit. Il va nous conduire là où il a caché le sac, disent les gendarmes. Les voilà remontés dans ma voiture, ravis de cette nouvelle promenade, avec le brigand. Après quelques minutes, ils me disent de m'arrêter, car la situation se corse: le gars a confié le sac à un complice, il prétend ne pas savoir où il est, il faut trouver des arguments plus convaincants. Jusqu'à présent, en effet, ils n'ont fait que lui flanquer quelques gifles et l'enguirlander (je comprends notamment: « Tu n'as

pas honte, chien, de voler un Blanc et en plus, incapable, un sac dans lequel il n'y avait pas d'argent »). Ils le font sortir et se mettent à lui administrer quelques coups de bâton dans les jambes. Vous imaginez le malaise du représentant de la civilisation occidentale, d'autant plus que tout cela a provoqué un petit attroupement. Je mets fin à la bastonnade et j'improvise: « Dans mon pays, on dirait: rendu sac volé, pas prison aller. » Bon, j'admets que c'est là une approche un peu simplifiée du code de procédure pénale, mais je n'ai pas que ça à faire. D'ailleurs, mes trois gaillards approuvent derechef, malfrat et maréchaussée en chœur. Nous voilà donc repartis faire le tour des endroits mal famés de la capitale. Mais bernique, on ne trouve pas trace du complice. Les policiers suivront jusqu'au bout ma logique: puisqu'on n'a pas retrouvé le sac, il faut conduire le voleur à la prison de l'arrondissement 21. Comment? Avec ma voiture, pardi. Ensuite, il faut bien sûr les ramener au centre-ville pour qu'ils puissent continuer leur ronde — toujours avec ma voiture, vous aviez compris.

Le lendemain matin, le complice de mon voleur me téléphone, me raconte une histoire invraisemblable où il joue le rôle d'un enfant de chœur et me donne rendez-vous en ville pour me rendre le sac contre l'équivalent de cinq euros. Comme c'est en plein jour et dans un endroit fréquenté, je fais semblant de croire à ses balivernes et j'accepte. À l'heure dite, le mécréant me donne effectivement le sac, et moi l'argent. Puis il risque: « Tu as le sac, tu vas faire sortir mon ami de prison, n'est-ce pas? » Je triomphe: « Écoute, mon gars, il

ROSE DES VENTS

faut savoir ce que tu veux: l'argent ou la liberté de ton compère? » Il hésite un moment, puis, la mort dans l'âme, me rend mon argent! Je n'ai pas le cœur de trahir cette confiance ahurissante: me revoilà donc, bien que j'aie d'autres chats à fouetter, à la police du 21^e arrondissement, pour obtenir après force palabres la libération de mon voleur.

Quelques mois plus tard, je rencontre ce dernier en sortant de ma voiture: il vient vers moi sans ver-

gogne, exalte ma sollicitude (sa victime suivante l'a, elle, maintenu en prison deux mois), appelle sur moi la bénédiction de tous les saints qu'il connaît et m'informe, la larme à l'œil, qu'il n'a pas mangé depuis trois jours: une petite aumône serait la bienvenue. Indigné, je l'envoie paître, mais il pleure de plus belle, et je finis par céder: auriez-vous, à ma place, risqué les flammes de l'enfer orthodoxe, pour vingt-cinq eurocents?

Alex Vanherveland